

« Avec André Gide »

par

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE *

Sans doute, cet *Avec André Gide* est loin d'être parfait, mais voici le premier film consacré à un écrivain qui ne donne plus l'impression d'un documentaire, d'une commande, bien plutôt d'un *essai*, d'un *aveu*. On sait que Marc Allégret est le neveu de Gide ; que depuis bien des années, ce fidèle témoin, et affectueux, a prié sa caméra d'enregistrer des images de l'oncle de plus en plus célèbre ; que Gide mourait il y a un an et qu'il a *fallu* — jusqu'à un certain point, je pense, — bâcler un montage de toutes ces vues, de tous ces bouts de film. Le montage, voilà bien quel était l'écueil d'une telle entreprise. On se trouvait devant des matériaux d'une incontestable authenticité, d'une présence parfaite, mais assez disparates. On voulait requérir leur aide pour camper un portrait de Gide ; mais Gide n'était pas tout entier contenu dans ces matériaux. On devait alors choisir un thème, un fil conducteur, une thèse sur Gide ; mais alors, la partie critique de l'œuvre devenait inéluctable. Il fallait un texte, ou plusieurs angles différents de Gide composant un visage unique, illustré par les visages de Gide qu'Allégret avait pu saisir. Ceci était une œuvre de longue haleine. Il est probable que, dans quelques années, on se servira du cinéma pour exprimer un écrivain. Aujourd'hui, nous sommes encore au stade de l'écrivain qui consent à s'exprimer, avec quelle habileté,

* Nous reproduisons ici les deux premiers tiers de la chronique « Cinéma » de l'auteur, parue dans le n° 69, d'avril 1952, de la revue *Hommes et Mondes*, pp. 610-2 (la dernière page en est consacrée à *La Vérité sur Bébé Donge*, d'Henri Decoin).

mais aussi quel sourire, quel air de ne pas trop y croire, par le cinéma. Dans quelques années, on priera un critique d'utiliser des images pour parler d'un écrivain. Aujourd'hui, on a demandé à un critique d'écrire des « textes de liaison » entre des images. Il se trouve que Robert Mallet a fait ce difficile travail avec une sobriété et une précision absolues, portant les images à leur degré d'incandescence optimale. Mais que sont ces images ?

Une première partie, l'album de famille, illustre fort bien l'impression étouffante des premières pages de *Si le grain ne meurt*. Le célèbre, trop célèbre *Familles, je vous hais !* est ici sous les traits d'un grand-père rébarbatif, altier, très Uzès, d'un oncle spécialiste d'économie politique, d'un jardin du Luxembourg aux lentes promenades. Nous n'apprenons rien de neuf, ni sur la passion de Gide pour l'histoire naturelle, ni sur sa passion enfantine pour sa cousine Madeleine, qui deviendra la douloureuse Emmanuèle... La révélation, pour ceux qui n'ont jamais entendu Gide, c'est sa voix, sa diction précautionneuse, son ton gouailleur, cette inimitable façon de prononcer le midi : *eul' midi*, je croyais : *ej' croyaize*, ces ralentissements subtils sur certaines syllabes, puis un abandon rageur de la fin de certaines phrases, sur un *n'est-ce pas ?* qui semble mépriser l'interlocuteur, le nier absolument. Le Midi et la Normandie, le feu et la douceur unis en un même tempérament épris de ses « différences », voilà ce qui donne à Gide, lorsqu'il lit, lorsqu'il raconte, une saveur exceptionnelle. À cet égard, l'histoire de la petite bille au creux de l'arbre, que son ongle dénicha dans un grand moment d'exaltation, est un fort beau morceau.

La seconde partie, constituée par des fragments déjà anciens, — une promenade avec Valéry, une conversation avec Ernst Robert Curtius, où l'on entend parler du « budget de l'armement », les images algériennes, congolaises, où passent langueur et soleil, le discours à Moscou sur la place Rouge, aux côtés de Staline, etc..., — rend compte des ambitions gœthéennes de Gide. L'homme qu'on nous montre aux prises avec les problèmes du temps, aventurier universel, fervent, est quelqu'un qui ne manquera pas d'étonner les populations... Mais la troisième partie, le Gide intime, est, en définitive, la meilleure du film. Avec Schlumberger, il faut le voir évoquer les premiers numéros de *La Nouvelle Revue Française*, ces petites notes critiques, qui étaient le sel des sommaires, où il n'y avait ni douceur ni favoritisme ; il faut le voir demander à M^e Maurice Garçon ce qu'est un juré et ponctuer l'entretien, — un peu trop voulu, — d'un *très bien !* qui est celui d'un homme insatisfait par les solutions humaines au problème de la justice ; il faut le voir, surtout, donner une leçon de piano à une jeune fille. Ce scherzo de Chopin, comme il l'a

vécu, comme il l'a joint à sa propre substance, comme il a fait chanter en lui cette petite phrase, au pouce droit, ce *ré-do dièse-do bécarre*, que, sensuellement, il indique à son élève d'un jour ! Gide, au piano comme en littérature, oppose le *ravissement*, but unique, à l'*étonnement*, qui résume assez bien toute l'esthétique des virtuoses. Avec quel mépris il parle de ces virtuoses, de ce « nouveau Rubinstein »... Je sais, les professionnels de la musique ne manqueront pas de trouver bien « littéraires » ces conseils de Narcisse à une pianiste. Je ne crains pas de dire que la Musique est plus présente, évoquée par Gide, loin des concerts, que dans beaucoup de « concerts parisiens ».

Enfin, voici le Gide grand-père, dont les petits-enfants ont fort bien saisi le mystère de la caméra ; elle ne les intimide plus. À Lévis-Saint-Nom, les petits jouent près de la rivière, leurs voix nous parviennent comme les ondes concentriques de l'eau, et Gide ne semble plus vivre que pour attendre la fin de leurs jeux. Alors, il place son jeu, son jeu à lui : les allumettes. Les petits viennent vers lui. Il dit : *voilà*, plusieurs fois. Les enfants retiennent leur souffle, pendant « l'expérience » plus gidienne que nature, qui consiste à faire se dresser une allumette sur deux autres, etc... (mes lecteurs voient ce que je veux dire). Cela rate plusieurs fois. Il faut recommencer. Encore *raté*. Encore. Enfin, *ça se soulève, ça se tord*... Gide, prodigieux acteur, donne aus mots de son jeu une puissance prométhéenne, et je vois bien tout ce que l'on pourrait dire de son œuvre entière à partir de cette simple scène d'enfants...

Faut-il reprocher à Marc Allégret d'avoir cherché les phrases définitives, le Gide engagé, grandiose ? Il était bon, me semble-t-il, qu'on sût cette déclaration à la jeunesse allemande : « Le monde sera sauvé par quelques-uns », comme il était bon de voir cette image d'un Gide heureux de son œuvre, de sa vie, mourant face à la postérité, conscient de la place qu'elle lui fera. Dès aujourd'hui, je vois ce film projeté dans les Universités du monde entier et j'entends de fervents dialogues d'étudiants se nouer à ces images. N'était-ce pas le souhait de Gide ?